

Le dossier du mois est consacré à la pandémie du Covid-19 qui souffle macabrement ses 10 bougies cette année. *Le Nouveau monde* a ouvert ses pages à l'auteur Hadrien BOIS-GROSSIANT, mondialement connu dès le début des années 2020 pour son roman d'apprentissage « *Itinéraire d'un bon à rien moralisateur* ». Le Pape du gonzo trash a reçu en 2025 le prix Goncourt pour son étude sur la « *décadence de la jeunesse j'menfoutiste* ».

« - *J'ai commencé à écrire ces quelques lignes dès le début de la pandémie, mais ces bribes n'auraient jamais été mises en forme sans le besoin d'un devoir universitaire sur le sujet, devoir qui m'a valu la note maximale* » s'amuse l'auteur dans nos bureaux.

Nous vous souhaitons d'apprécier comme nous ces quelques lignes :

CONFINEMENT. Je connaissais ce mot de vue ou de lu, je ne sais plus... mais je ne l'employais jamais. Personne ne l'utilisait d'ailleurs. Il était en état végétatif dans une page de dictionnaire. Il attendait qu'un docteur de l'Académie française par hasard le débusque et le retire du précieux grimoire.

Il serait mort en silence, seul et sans pitié, car personne en 2020 ne consultait le dictionnaire. Le correcteur automatique de Word nous garantissait une maîtrise acceptable de langue et les quelques doutes subsistants étaient explicités en une recherche Google, un appel serveur de 0,24 secondes pour 2 millions de résultats.

Tout a commencé à mi-janvier, lorsque la chaîne d'info en continu a indiqué entre le fromage et le dessert l'apparition d'« *un nouveau virus en Chine, sans aucun remède connu* ». Et tout a continué, personne ne se souciait de la Chine et de son problème. 2020 était l'année du nombrilisme mondialisé.

Lorsque les morts se sont accumulés dans la province de Wuhan, ça faisait presque ni chaud ni froid. « *Ils n'avaient qu'à pas manger toutes sortes de cochonneries* » pouvait-on entendre dans les cafés lyonnais.

Cette période était froide, je portais mon énorme doudoune marine qui me donnait l'air plus musclé qu'au naturel. Je passais mes journées en cours, à subir des cours trop magistraux, des épreuves trop cadrées, des étudiants trop innocents.

Mon ami Matthieu subissait une dépression très impressionnante. Tout était parti d'une histoire de cœur, une petite amie narcissique qui le négligeait. Il se sentait « une merde » et assurait désormais ne jamais avoir été heureux. Je l'avais trouvé plusieurs fois chez lui, allongé sur le sol de sa chambre, à moitié nu et complètement saoul, les yeux dans le vague, il assurait vouloir mourir mais se retenait pour ne pas faire de peine à sa gentille maman.

Je m'attelais donc chaque jour à lui rendre visite, à le forcer à se laver et à changer de vêtements. Je lui arrachais un sourire quand après milles histoires drôles je lui avouais que je les avais toutes inventées.

Lorsque le mal invisible nous touche, il n'y a pas de remède pour les gens simples. Il faut se cacher et attendre la fin de la tempête.

Le mal qui touchait mon ami se soignait à coup de Xanax. Celui de la population mondiale n'était pas aussi docile.

Tout est allé si vite. D'abord le virus s'est propagé en Chine, puis dans ses pays voisins. En France on nous assurait que tout allait bien. Des médecins se succédaient sur les plateaux de l'ancêtre d'internet pour nous expliquer qu'il n'y avait aucun risque.

La population était septique, le gouvernement rassurant. La Chine a décidé un beau jour de confiner. Il ne fallait plus sortir de chez soi sauf pour aller chez le médecin ou pour faire les courses.

D'ici on trouvait ça vraiment trop dur. C'était l'œuvre de décisionnaires dictatoriaux.

Puis un cas est arrivé en France. Un idiot qui revenait de la république populaire. Il a été mis en quarantaine dans un centre de loisir du sud, pour que la sentence soit moins douloureuse sûrement.



Ce que l'on ignorait, c'est que le maudit virus se propageait plus vite que la drogue dans les clubs technos. 10 cas, 50 cas, 100 cas... alors que les journaux plaçaient le sujet en ouverture de journal, l'heure était toujours à la discussion. Tout le monde était devenu expert en virologie, épidémiologiste pour les plus crétiens. « *Ça tue moins que la grippe chaque année* » ici « *C'est une maladie de vieux* » par là.

Mais on sentait que cette fois les prévisions les plus alarmistes n'étaient plus si folles.

Le dernier week-end avant l'annonce du président, un vent de folie flottait dans l'air pollué de la capitale des Gaules. On avait fêté l'anniversaire d'un ami, 24 ans, un si bel âge. Matthieu avait prétexté un devoir à rendre pour le lendemain et avait décliné l'invitation. Tout le monde savait qu'il ne fréquentait plus la fac depuis un mois au moins. Pendant la soirée l'alcool coulait à flot, tout le monde buvait jusqu'à la mort, une sorte de tour d'honneur inconscient. On est sorti en boîte, dansé toute la nuit comme si demain n'avait plus d'importance.

Le lendemain, la tête embrumée par mes excès liquoreux, j'ai appris que le président allait parler à la télé le lendemain. Tout le monde s'inquiétait sur les réseaux sociaux ; normalement il ne parle que pour le nouvel an pour déclarer la guerre.

Il paraît qu'on va être en quarantaine, comme en Chine. L'Italie était déjà très touchée et pleurait déjà ses morts. Alors je suis sorti avec quelques amis, un bar des bières blondes et un billard. On a entendu un gars dire au fond de la salle « à 20h tout ferme ! ». il disait vrai le bougre. Le premier ministre avait pris les devants et ordonné la fermeture de tous les lieux publics.

Je me souviens des yeux des gens, ils pouvaient tout supporter mais pas qu'on ferme le troquet du coin. Tout le monde est parti.

Le lendemain tout le monde a écouté le président. J'étais avec des amis sur une place de mon quartier. Des dizaines de gens suivaient l'allocution sur le portable de mon camarade.

Confinement : voilà ce qui allait rythmer nos vies. Un ennui profond pour la plupart des gens. Les couples fragiles se disputaient à force de se supporter. Les mauvais parents regrettaient que leurs gosses ne soient pas à l'école.

Je passais mes journées à lire, *La Peste* de Camus était le plus lu sur les plateformes numériques.

Les rues vides de voitures polluantes, les oiseaux avaient pris leurs places. Quel sentiment d'impuissance de ne pas sortir pour aider l'humanité !

Dans les quartiers pauvres, le confinement n'était pas vraiment respecté : dur de vivre à 5 dans des 2 pièces insalubres.

Pourtant les gens ne se rendaient pas compte de la chance qu'ils avaient. La terre leur donnait du temps. Ce qui ne s'achète pas c'est l'ennui. Le temps qu'on a pour penser à soi, aux autres. Quand on a plus d'excuses et qu'on prend des nouvelles de ses proches. Comment vas-tu tata Jacqueline ?

Matthieu m'avait appelé quelques fois depuis l'enfermement général : sa dépression avait disparue en même temps que l'arrivée du coronavirus.

Il semblerait qu'il n'y ai pas de place pour la déprime personnelle lorsque la terre est en péril. Sa petite personne reprend sa place de grain de sable dans l'immense déserte qu'était devenue notre planète. Il faut attendre maintenant, s'occuper et surtout ne pas trop se plaindre. Demain sera un jour meilleur et rien ne remplacera ceux qui nous ont quitté. Demain sera un monde nouveau où nous aurons le temps de réfléchir ensemble à un futur aussi beau que la lumière du ciel bleu sur le cerisier en fleurs de mon voisin.

Le 14 avril 2020

